JHAHarris
25.-8.-1917

MESSIDOR

DRAME LYRIQUE, EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris
sur la scène de l'Académie Nationale de Musique
le 19 février 1897.

Eugène FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris.

OUVRAGES D'ALFRED BRUNEAU

Dans la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER à 3 fr. 50 le volume.

Musiques d'Hier et de Demain.................. 1 vol.
Musiques de Russie et Musiciens de France. 1 vol.
La Musique Française.......................... 1 vol.

LIVRETS D'OPÉRAS

Naïs Micoulin, d'après la nouvelle d'Émile ZOLA.... 1 fr.
La Faute de l'Abbé Mouret, drame lyrique, 4 actes, d'après le roman d'Emile ZOLA .... 3 fr. 5
Les Quatre Journées, 4 actes, d'après la nouvelle d'Émile ZOLA.................................... 1 fr.

POÈMES D'ÉMILE ZOLA

(Compositions musicales d'Alfred BRUNEAU)

Le Rêve, drame lyrique en 4 actes.................. 1 fr.
L'Attaque du Moulin, drame lyrique en 4 actes.... 1 fr.
Messidor, drame lyrique en 4 actes.................. 1 fr.
L'Ouragan, drame lyrique en 4 actes................ 1 fr.
L'Enfant-Roi, comédie lyrique en 5 actes........... 1 fr.

12491. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

MESSIDOR

DRAME LYRIQUE

EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

POÈME DE

ÉMILE ZOLA

MUSIQUE DE

ALFRED BRUNEAU

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1917



MESSIDOR

a été

Représenté pour la première fois à Paris
sur la scène de l'Académie Nationale de Musique
le 19 février 1897

et

Repris sur la scène de l'Académie Nationale de Musique
le 22 février 1917.

1897

Direction de MM. Bertrand et Gailhard.

Décors de MM.	Rubé et Moisson............	1[er] acte.
	Chaperon et fils	2e acte.
	Amable....................	3e acte.
	Jambon et Bailly...........	4e acte.

Mise en scène de M. Gailhard.

Costumes dessinés par M. Bianchini.

Ballet réglé par M. Hansen.

Chef d'orchestre...........	M. Paul Taffanel.
Chef des chœurs..........	M. Claudius Blanc.
Chef du chant.............	M. Georges Marty.

Pour la représentation, s'adresser à M. Choudens, éditeur de musique, 30, boulevard des Capucines.

1917

Direction de M. Jacques Rouché.

Chef des études musicales.... M. Camille Chevillard.
Chef des services artistiques.. M. Maxime Dethomas.

Décor et costumes du Ballet de M. René Piot.

Régisseur général ...... M. Merle-Forest.
Maîtres de Ballet....... MM. L. Staatz et Ambrosiny.

Chef d'orchestre................. M. Rühlmann.
Chef des chœurs.................. M. H. Büsser.
Chef du chant.................... M. Alfred Bachelet.

PERSONNAGES

	1897	1917
Véronique.......	Mme DESCHAMPS-JÉHIN.	Mlle LAPEYRETTE.
Hélène.........	Mlle BERTHET.	Mlle YVONNE GALL.
Guillaume......	MM. ALVAREZ.	MM. FRANZ.
Mathias........	DELMAS.	DELMAS.
Le Berger......	RENAUD.	PLAMONDON.
Gaspard	NOTÉ.	NOTÉ.

Paysans et paysannes, ouvriers et ouvrières. Procession des Rogations.

De nos jours, au pays de Bethmale (Ariège).

MESSIDOR

ACTE I

La salle commune d'une antique maison, dans un village des montagnes. Elle est bâtie de grosses pierres, de blocs de marbre rougeâtre, à peine taillés. Le grand fourneau de cuisine n'a pas de feu, les murs sont nus, il n'y a d'autres meubles qu'une table massive et de solides escabeaux de chêne; et tout cela dévasté par la ruine, d'un aspect primitif, d'une rudesse barbare. A gauche, deux larges baies, entre des piliers grossiers, laissent apercevoir un vallon desséché et rocailleux, d'un flamboiement d'incendie, sous l'ardent soleil d'août.

SCÈNE I

VÉRONIQUE, seule, regardant au dehors.

Midi, la terre brûle, sous l'implacable été; et, depuis tant de jours, pas un souffle de vent, pas une goutte d'eau! Dans ce creux de montagnes, où la chaleur s'amasse, le village perdu flambe comme dans un brasier.

Ah! mon cher fils, mon pauvre Guillaume, quel chagrin à le savoir depuis l'aube au lourd soleil, se battant contre ce dur sol de cailloux, où rien ne

pousse ! L'angélus est sonné, tout le monde s'est mis à table. Est-il donc foudroyé, qu'il ne revient pas?

SCÈNE II

VÉRONIQUE, GUILLAUME

GUILLAUME, entrant, une pioche sur l'épaule.

Mère, mère! j'ai la poitrine en feu, le sang finirait par jaillir de la peau... (Il jette la pioche dans un coin.) Misérable outil! A quoi bon tout ce travail, puisque la semence sèche parmi les pierres?

VÉRONIQUE.

As-tu défriché, là-bas, le fond du vallon?

GUILLAUME.

Oui. Il y a là un peu plus de bonne terre, que les pluies du printemps ont amenée. Mais la couche est si mince encore!

VÉRONIQUE.

Alors, comme à l'autre saison, rien ne poussera?

GUILLAUME.

Rien, si le ciel ne nous aide!

VÉRONIQUE.

Et ce sera la misère, la faim, ô mon enfant!

GUILLAUME.

Mère, c'est ce qui m'enrage!... Plus même du pain à manger!

VÉRONIQUE.

O mon enfant, te souviens-tu, lorsque ton père vivait encore, avant la terrible mort qui nous l'a pris, te souviens-tu des jours où nous étions riches? Et tout le village, avec nous, était riche, tandis que, maintenant, la misère et la faim sont partout.

Des ruisseaux, venus des grands rocs, là-bas, coulaient devant nos portes, roulant de l'or. Chaque famille avait sa part du torrent, dont elle lavait le sable; et cette poudre d'or recueillie, cette magnifique moisson d'or nous faisait vivre heureux, loin des villes, où nous la vendions, depuis des siècles.

Il a fallu qu'un des nôtres, notre ancien voisin Gaspard, mordu par l'enragé désir des richesses, ne se contentant pas de l'antique lavage à la main, eût l'idée d'établir une usine, en amont du torrent. Et il a tari nos ruisseaux, et il n'y a plus de l'or que pour lui... Ah! qu'il soit damné, lui qui nous a ruinés tous!

GUILLAUME.

Oui, le laveur d'or que j'étais est devenu le laboureur. Le lit desséché du torrent est aujourd'hui le

champ que j'ensemence, et j'attends que mon travail obstiné fasse du sable une terre nourricière... Puisque la moisson de l'or a disparu, que pousse donc un jour la grande moisson du blé!

VÉRONIQUE.

Poussera-t-elle jamais, parmi ces cailloux calcinés, sous ce soleil de flamme? Ah! pauvre enfant!... Tiens! aujourd'hui comme hier, après ton rude labeur, je n'ai que du pain et que de l'eau à te donner.

(Elle pose sur la table un pain et une cruche d'eau. Mathias paraît, lorsque Guillaume s'est assis et va se mettre à manger.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MATHIAS

MATHIAS.

C'est encore moi, tante Véronique. Ils ont refusé de m'embaucher à l'usine, et je vais tomber sur la route, si, pour quelques jours, vous ne m'accordez le gîte et la pitance.

VÉRONIQUE.

Entre, Mathias. Il y aura du pain et de l'eau pour toi, comme pour nous.

MATHIAS, s'asseyant à la table.

Cousin Guillaume, sans rancune... N'est-ce pas? c'est de bon cœur que tu partages.

GUILLAUME, coupant le pain.

Voici ta part, cousin Mathias. Mange à ta faim... Et sers-toi à la cruche. Par cette chaleur, l'eau fraîche est délicieuse. (Les deux hommes mangent, tandis que Véronique, debout, les regarde.)

VÉRONIQUE.

Ah! la misère!... (A Mathias.) Toi qui nous quittas, il y a cinq ans, et qui as vécu dans les grandes villes, d'où tu nous es revenu hier, amaigri et plus pauvre, tu as dû voir de l'or, beaucoup d'or?

MATHIAS.

Oui, des gens qui ont de l'or, à ne savoir où le cacher. Mais la misère est partout.

VÉRONIQUE.

En vérité! Est-ce que des gens n'y mangent que du pain comme nous?

MATHIAS.

Beaucoup n'ont pas même de pain.

GUILLAUME.

Des paresseux, alors!

MATHIAS, se levant.

Des paresseux, des paresseux, eh! oui, des paresseux! Pourquoi donc travaillerais-je, quand j'en vois d'autres bien vivre et vieillir à ne rien faire?... Je veux bien vivre à mon tour. Que le monde croule et que j'en aie ma part!

GUILLAUME, se levant.

Calme-toi, cousin! Ce sont des idées que tu rapportes des plaines. Verse-toi un grand verre de cette eau pure, et buvons ensemble à la paix, à la santé de tous.

Vois-tu, cette eau est précieuse. Par ces temps de sécheresse, elle vaut son pesant d'or. Depuis que les ruisseaux se sont taris, nous allons la chercher à deux lieues. Et nous n'en perdons pas une goutte, pas plus qu'on ne jette ses sous par les fenêtres. L'eau est divine. Ah! si nous avions de l'eau!

A la paix, à la santé de tous! (Il boit.)

MATHIAS, violent.

Non, non! je ne bois pas!... C'est trop de bonté d'âme. Ces gens de l'usine qui t'ont ruiné et qui viennent de me jeter à la porte, comme un chien errant... Si je bois, c'est à la vengeance, à la destruction de tout! (Il boit.)

GUILLAUME.

Détruire l'usine! Et qui donc?

MATHIAS.

Mais nous tous!... Le jour viendra bientôt où le village entier se lèvera, pour la grande et terrible besogne.

VÉRONIQUE.

A quoi bon? Ce ne sont pas les hommes qui font la justice, c'est le destin.

Ne savez-vous donc pas, tous deux, d'où vient cet or qui roule dans les eaux? Là-bas, parmi les grands rocs écroulés, au bout d'un long couloir que nul ne connaît, il est une salle immense, une cathédrale d'or, où jamais vivant n'est entré.

Et là, sur les genoux de la Vierge, l'Enfant Jésus est assis. Et c'est lui, avec un rire de gamin joueur, qui, prenant à poignées le sable, le laisse retomber de ses petites mains divines, dans l'eau claire de la source, éternellement. Et le sable, toujours, se change en une poudre d'or, qui s'en va au fil de l'eau, charriée dans tous les ruisseaux de nos montagnes.

Mais, si quelqu'un trouvait le couloir, si jamais quelqu'un pénétrait dans la cathédrale d'or, tout disparaîtrait, s'écroulerait au fond de la terre; et il n'y aurait plus d'or, et nos ruisseaux ne rouleraient plus d'or.

MATHIAS, raillant.

Tante Véronique, ne cherchez pas le couloir, pour ruiner l'usine. Vous chercheriez trop longtemps.

GUILLAUME, doucement.

Mère, ce sont des contes.

VÉRONIQUE.

Des contes, mon enfant, pourquoi donc? Il faut croire. La foi est la grande force.

Est-ce donc aussi un conte que le collier d'or qui me reste, l'or unique que j'ai gardé dans notre misère, est un collier magique, donnant la joie et la beauté aux êtres purs, forçant les coupables à se livrer? (Elle va chercher le collier et le montre.)

J'en ai fermé moi-même les chaînons, en disant, sous la pleine lune de Noël, les paroles secrètes que ma mère m'a transmises. Et il est fait, mon enfant, du morceau d'or que j'ai retiré de la main crispée et sanglante de ton père, quand on m'a rapporté son cadavre, broyé dans la terrible chute.

Car, parfois, l'Enfant Jésus laisse tomber des pierres, et ces pierres se changent en or, et c'est ainsi que, parfois, les eaux roulent des morceaux d'or.

MATHIAS, qui regarde au dehors.

Tenez! voici vos amis de l'usine, voici Gaspard et sa fille Hélène qui passent... Mais ils s'arrêtent, ils viennent ici.

VÉRONIQUE.

Eux chez nous, grand Dieu! Dieu de colère et de justice! (Elle marche à la rencontre des nouveaux venus, pendant que Guillaume attend, très ému, et que Mathias va s'asseoir à l'écart.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GASPARD, HÉLÈNE

GASPARD, soutenant sa fille, défaillante.

Excusez-nous... Les routes brûlent, la chaleur est telle, que mon enfant se trouve mal. Et jamais je n'aurais pu atteindre notre maison... (Il assoit Hélène.) Un verre d'eau, pour elle, je vous en supplie.

VÉRONIQUE, terrible.

Non ! il n'y a pas d'eau, ici, pour vous !

GASPARD.

Je sais, Véronique, vous me gardez rancune. Mais il s'agit d'une enfant innocente... Je vous en supplie, un verre d'eau, pour elle !

VÉRONIQUE.

Non ! vous avez tari le torrent, vous nous avez tout pris, le ruisseau et l'or... Il n'y a pas d'eau, ici, pour vous !

GASPARD, désespéré.

Regardez-la, elle perd connaissance... Ce verre

d'eau, je vous le payerai, je vous le payerai son poids d'or.

VÉRONIQUE.

Non, non ! Tout l'or que vous nous avez volé ne saurait payer une goutte de cette eau. Nous allons la chercher très loin. Elle est précieuse, inestimable... Il n'y a pas d'eau, ici, pour vous !

GUILLAUME.

Mère, mère ! c'est trop ! (Il prend la cruche et emplit un verre.)

VÉRONIQUE, voulant l'arrêter.

Mon fils, je te défends !

GUILLAUME.

Vous me pardonnerez, mère ! Mon cœur éclate... (Il tend le verre à la jeune fille.) Buvez, Hélène !... A la paix, à la santé de tous !

HÉLÈNE, après avoir bu.

Merci !... merci, Guillaume !... Ah ! qu'elle est fraîche et délicieuse ! (Elle se ranime.)

GASPARD, gaiement.

Vraiment, garçon, vous êtes un brave homme ! Est-ce imbécile de se haïr, lorsque autrefois on voisinait, les soirs de fête. Et vous voyez bien que je suis un bon vivant, aimant à rire... Un jour que vous passerez

devant l'usine, entrez donc, pour que je vous rende ce verre d'eau : un verre de mon vin le plus vieux, qui nous raccommodera le cœur !

GUILLAUME.

Non, gardez votre vin !

GASPARD.

Vous avez tort... Et vous, Véronique, excusez-nous... Allons, viens, ma fille.

HÉLÈNE.

Guillaume, c'est la force et l'amour que j'ai bus... Merci, merci ! (Tous deux sortent. Guillaume accompagne Hélène des yeux ; puis, il revient près de sa mère. Mathias reste toujours à l'écart.)

SCÈNE V

VÉRONIQUE, GUILLAUME, MATHIAS

VÉRONIQUE, sévère.

Mon fils, tu m'as désobéi.

GUILLAUME.

Pardonnez-moi... Vous ne vous souvenez donc plus? Hélène avait un an, et j'en avais cinq, on l'apportait

toute petite dans mon berceau. Nous avons grandi ensemble, jouant aux mêmes jeux. Et, plus tard, j'avais douze ans, et elle en avait huit, lorsqu'on nous a fiancés en riant... Je l'ai toujours aimée, et je l'aime, je l'aimerai toujours !

VÉRONIQUE.

Il ne faut plus l'aimer.

GUILLAUME.

Mère, c'est impossible!... Je ne vous l'ai jamais dit, mais aujourd'hui mon cœur éclate. Elle m'est nécessaire, comme le soleil est nécessaire à la vie... Je la veux, il me la faut!

VÉRONIQUE.

Celle-ci, jamais! Il en est d'autres.

GUILLAUME.

Non! pour moi, elle est là seule, l'unique, celle que j'aime et que j'attends... Si rien ne me réussit, si mon travail est maudit, c'est que je ne l'ai pas encore. Sans elle, je ne puis être. C'est par elle que sera l'avenir.

VÉRONIQUE.

Il en est d'autres.

GUILLAUME.

Non, non! la maison est vide et sans enfants, le blé

refuse de pousser dans la terre stérile, notre solitude n'a pour hôtesse que la misère. Et je l'aime, et je l'attends, et elle est la seule qui fécondera le travail, qui fera pousser les grands blés, qui emplira la vieille maison de beaux enfants rieurs... Oh! ma mère, c'est l'amour qui fait la vie, l'amour qui embrase tout, sans lequel rien ne se crée. Je l'aime, elle est ma joie, ma force et ma fécondité !

VÉRONIQUE.

Eh bien! écoute... Il est une chose redoutable, affreuse, dont je ne t'ai jamais parlé. Mais, puisque tu m'y forces, écoute... (Se tournant vers Mathias.) Approchez, Mathias. Vous êtes un témoin.

MATHIAS, revenant en scène.

Moi!

GUILLAUME.

Mère, vous m'épouvantez.

VÉRONIQUE.

Mathias, vous vous souvenez du jour où le corps de mon pauvre homme fut trouvé au bas de la roche d'Enfer, les membres en lambeaux.

MATHIAS, sombre.

Oui, je ne suis parti que le lendemain.

VÉRONIQUE.

Vous étiez là, lorsque le berger l'a découvert, serrant dans sa main crispée le morceau d'or.

MATHIAS.

J'étais là, en effet.

VÉRONIQUE, à Guillaume.

Ton malheureux père, poussé dans le gouffre, la tête fracassée, un haillon de chair lamentable et sanglant qu'on nous a rapporté, au milieu des larmes... Eh bien ! j'en ai, moi, l'idée ancienne : c'est Gaspard qui a fait le coup... Entends-tu, c'est Gaspard qui a tué ton père !

GUILLAUME, hors de lui.

Mère, taisez-vous !... Vous n'avez aucune preuve. Pourquoi ? Comment ?

VÉRONIQUE.

Il l'exécrait... Il aura voulu lui voler l'or peut-être... C'est lui qui l'a poussé, c'est lui qui l'a tué !

GUILLAUME.

Et si ce n'est pas vrai, mon Dieu !... Ce sont des contes, des contes encore, des contes effrayants !

VÉRONIQUE.

Ose donc aimer maintenant la fille de l'assassin!... Non, non! ce ne sont pas des contes. Je fouillerai les rochers de la montagne, je trouverai le mystérieux couloir que nul ne connaît. Et tout croulera, l'or disparaîtra! Et j'aurai vengé notre race!

(*Rideau.*)

ACTE II

Un large vallon rocailleux. Un maigre champ s'est formé là, qui occupe tout l'arrière-plan, jusqu'à des rocs lointains, dont la ligne violâtre ferme l'horizon. A gauche, on aperçoit le village. A droite, sur la pente d'un mont, des hêtres descendent, mêlés à des sapins, toute une fin de forêt. Au premier plan, bordée d'arbres centenaires, semée de troncs abattus, une clairière s'élargit, que traverse le chemin conduisant au village. Paysage d'automne, les arbres dépouillés, le ciel gris et mou.

SCÈNE I

GUILLAUME, posant à terre un sac de semence qu'il apporte sur l'épaule.

L'automne est venue, les dernières feuilles volent au souffle humide du vent, et voici novembre, avec ses brumes, qui ramène l'époque des grandes semailles. Ah ! si la pluie tombait, si la terre enfin, épaissie et forte, se gonflait de vie !

Demain, au lever du soleil, je serai là, j'ensemencerai une fois encore ce champ de cailloux, cette terre

stérile que mon travail s'entête à féconder... Et que de peine toujours ! et quel besoin d'éternel espoir !

SCÈNE II

GUILLAUME, LE BERGER

LE BERGER.

Salut, Guillaume !

GUILLAUME.

Ah ! c'est toi, berger ! Te voilà descendu de la montagne.

LE BERGER.

Oui, je suis rentré ce matin, avec les bêtes, au village. Là-haut, sur les sommets, le vent devient dur, la tempête souffle déjà des rafales de neige. Et les troupeaux, sous la rudesse du ciel, ne trouveraient plus leur vie ; et leur gardien les a ramenés dans les étables.

GUILLAUME.

Heureux de rentrer, lui aussi, n'est-ce pas ?

LE BERGER.

Oh ! non. On est bien, là-haut, tout seul avec les bêtes, pendant des jours et des jours, à ne parler avec personne, à respirer un air que personne ne respire.

GUILLAUME.

Mais tu ne fais rien, ne t'ennuies-tu pas?

LE BERGER.

Jamais! Je conduis mon troupeau, je regarde à mes pieds se dérouler les plaines sans bornes, je regarde au-dessus de ma tête, à l'infini, les nuages passer; et c'est un rêve, une besogne que jamais je n'épuise.

Puis, quand je redescends, quelles tristesses parmi vous! Tout va mal ici. Depuis ce matin, je n'entends que des plaintes et des colères. La misère a grandi, la faim est venue, la révolte va gronder. N'est-ce point dans cette clairière que les hommes se sont donné rendez-vous, pour causer et s'entendre?

GUILLAUME.

Oui, tout à l'heure, à la nuit, nous devons nous réunir. Mathias a eu cette idée.

LE BERGER.

Ah! lamentable troupeau, toujours souffrant et affamé, toujours en lutte pour la vie! On m'a dit que, chez la Dorothée, qui se meurt, l'enfant n'avait pas mangé depuis hier... (Hélène paraît dans le fond.) Et, tiens! voici la demoiselle de l'usine qui se rend chez la pauvre femme... Le rendez-vous est dans cette clairière. Je reviendrai. (Il s'en va. — Hélène, en voyant que Guillaume reste seul, s'est arrêtée.)

SCÈNE III

GUILLAUME, HÉLÈNE

GUILLAUME, à part.

Elle, ô mon Dieu! elle que je n'ose plus aborder, depuis l'affreuse accusation!

HÉLÈNE, à part.

Ah! la misère d'être riche! le doute affreux qui ronge tout! L'aimer comme je l'aime, et ne pas savoir si, sans ma fortune, il m'aimerait!... (Doucement.) Guillaume...

GUILLAUME, sans l'entendre, à part.

Son père aurait tué le mien. Non, non! c'est un cauchemar atroce!

HÉLÈNE, doucement.

Guillaume...

GUILLAUME.

Elle m'appelle, rien ne doit, rien ne peut nous séparer... (Il la rejoint.) Hélène..., Hélène..., Hélène...

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous? pourquoi vous écartez-vous, depuis

le jour où la soif m'a forcée d'entrer dans votre demeure ?

GUILLAUME.

Mais rien ! je n'ai rien, je vous le jure ! Des mauvais rêves, des choses qu'on ne peut même dire... Plus rien n'existe, et nous voilà, et il n'y a que nous deux !

HÉLÈNE, souriant, répétant.

Il n'y a que nous deux !

GUILLAUME.

Te souviens-tu, Hélène? Autrefois, à seize ans, nous allions en camarades, au milieu des roches, manger des myrtilles en juillet et des mûres en septembre. Ah! les grands festins, où nos bouches rieuses se rencontraient, mordant au même fruit, dans un baiser !

HÉLÈNE.

Un jour que nous avions trouvé des framboises, nous avons dressé la table sur une pierre blanche. Et ce fut ce jour-là, après avoir bu à la source, que nous nous sommes embrassés, en nous jurant de nous aimer toujours.

GUILLAUME.

Toujours, toujours ! Il n'est par le monde qu'une femme.

HÉLÈNE.

Il n'est qu'un homme par le monde.

GUILLAUME.

Avec toi seule, je serai fort, je serai bon, je serai grand.

HÉLÈNE.

Toi seul feras de moi l'épouse heureuse, la mère féconde.

GUILLAUME.

Oui, cela doit être pour que l'éternelle vie triomphe.

HÉLÈNE.

Et pour que l'amour donne sa vivante moisson de bonheur.

GUILLAUME, la prenant dans ses bras.

Ah! chère épouse, je t'aime depuis que mon cœur bat, je t'aime parce que tu es l'unique, la prédestinée, l'adorée, je t'aime pour que naissent de nous d'autres amours et d'autres joies, éternellement!

HÉLÈNE, passionnée.

Je t'aime, cher époux, ah! je t'aime de tout mon être qui s'est créé de toi, je t'aime afin que tu m'aimes plus encore et que je vive, je t'aime comme je respire, de toute ma santé et de tout mon espoir! (Ils se baisent au visage, puis se séparent.)

GUILLAUME.

Il faut en finir, il faut nous marier.

HÉLÈNE, sortant comme d'un rêve.

Nous marier... Oui..., oui..., nous marier.

GUILLAUME.

J'irai, je parlerai, il faudra bien qu'on nous marie.

HÉLÈNE, gagnée par le doute et l'angoisse.

Nous marier, nous marier... Tous sont venus déjà. Tous se coudoient, se ruent à ma porte, veulent aussi se marier.

GUILLAUME.

Ils n'aiment que ton or... Moi, je t'aime.

HÉLÈNE.

Tu m'aimes, tu m'aimes... (Éclatant en larmes.) Ah! cet or maudit, qui me gâte jusqu'à mon amour!

(Véronique paraît dans le fond et écoute.)

GUILLAUME, frémissant.

Mais tu sais que c'est toi seule que je veux, toi pauvre, toi les mains vides et douces, telle que te voilà... Tu ne doutes pas de moi?

HÉLÈNE, désespérée, en proie au doute.

Si, je doute de toi, comme je doute des autres... Est-ce que je puis savoir, lorsque je ne rencontre que cupidité et que mensonge?

GUILLAUME, éperdu.

Hélène, vous doutez de moi!

HÉLÈNE.

L'or nous sépare... Moi riche, vous pauvre, ah! quelle serait peut-être notre souffrance un jour!

GUILLAUME, dans un cri.

Et c'est fini, alors, fini, ô Dieu de bonté, ô Dieu de douleur!

SCÈNE IV

GUILLAUME, HÉLÈNE, VÉRONIQUE

VÉRONIQUE, s'avançant.

Mon fils, tu m'as désobéi. Tu as oublié la mort affreuse de ton père, et c'est la punition... Vas-tu la vouloir encore, lorsqu'elle ne veut plus de toi?

HÉLÈNE, à demi-voix, défaillante.

Ne pas vouloir de lui, ô Seigneur!

GUILLAUME.

Vous entendez, Hélène... C'est notre malheur à tous deux, que vous faites.

HÉLÈNE, désespérée.

Vous me torturez. J'ai l'âme pleine de combats et d'amertume... Laissez-moi. Je vais chez une pauvre femme mourante. L'or n'a que cette divine consolation, il fait de la bonté, il soulage. (Elle s'éloigne.)

GUILLAUME, la retenant.

Hélène, par pitié, donnez-moi un espoir.

HÉLÈNE.

Priez Dieu que je sois pauvre! (Elle s'en va.)

GUILLAUME.

Oh! mère, j'en mourrai! (Il se laisse tomber aux pieds de sa mère, qui s'est assise sur un tronc d'arbre abattu.)

VÉRONIQUE.

Mon pauvre enfant!... C'est le sang de ton père qui vous sépare.

GUILLAUME, sanglotant.

Non, non! je l'aime trop, je souffre trop, je ne puis renoncer à elle. Ah! si vous saviez comme mon triste cœur se déchire!... Elle est à moi, je la veux, et pour l'avoir je bouleverserais le monde! (Il reste près de sa mère, sur le tronc d'arbre. Mathias entre, suivi d'un flot d'ouvriers et d'ouvrières. La nuit se fait peu à peu.)

SCÈNE V

GUILLAUME, VÉRONIQUE, MATHIAS, LE BERGER
OUVRIERS et OUVRIÈRES

MATHIAS.

Camarades! camarades!... C'est dans cette clairière que le rendez-vous est donné. Arrivez, arrivez tous, tous! les hommes, les femmes, les enfants! Et, quand tous les travailleurs du pays seront là, on pourra causer! (Par groupes, les ouvriers arrivent toujours. La scène finit par s'emplir d'une grande foule, dans les demi-ténèbres.)

VÉRONIQUE, à Mathias, qui s'est approché.

A quoi bon déranger ces pauvres gens? Est-ce que Dieu ne suffit pas?

MATHIAS, ricanant.

Dieu ou le Diable, j'aime mieux l'aider... (A Guillaume.) Vas-tu donc rester à l'écart? Il faut que tu parles.

GUILLAUME.

Non, laisse-moi. Mon malheur passe celui des pauvres qui ont faim. Et que m'importe la misère des autres!

MATHIAS, debout sur un tronc d'arbre abattu, retenant sa voix.

Camarades!... Ici, nous sommes chez nous, parmi

ces vieux arbres que nos pères ont vu grandir. Et j'ai voulu que la nuit fût tombée. La forêt sommeille, l'ombre nous cache à tous les yeux. Baissons la voix, pour que les oiseaux de nuit eux-mêmes ne puissent nous entendre.

LA FOULE, voix diverses, étouffées.

Oui, oui, parle, nous t'écoutons... Il faut en finir, la misère est trop grande

MATHIAS, continuant de même.

La misère, elle est partout. Je l'ai vue dans les villes et je la retrouve ici... Tenez! elle vient encore de faire une victime. Depuis hier, la Dorothée agonisait. Et elle est morte... Écoutez! (On entend le glas de la cloche, qui, dès lors, continue.)

LA FOULE, les voix toujours étouffées.

Ah! une encore, une des nôtres qui s'en va... Non, non! c'est trop, il faut en finir!

MATHIAS, continuant de même.

Eh bien! vous savez où est le coupable. Gaspard, en créant son usine, a ruiné tout le pays. Et c'est l'usine qui est le monstre dévorant.

LA FOULE, les voix s'élèvent peu à peu.

Il parle bien, il dit vrai... L'usine a tari le torrent, ne nous a laissé que les cailloux... Justice! justice!

MATHIAS.

Silence, silence!... A quoi bon donner l'éveil au maître qui dort?... Doucement, parlez doucement. (Peu à peu, le cri de la foule s'éteint en un grondement désespéré.)

LE BERGER, sur le tronc d'arbre.

Mes amis, mes amis... (Il obtient le silence.) Je suis le gardien et le solitaire. Je redescends de très loin, de très haut, avec mes bêtes. Et je ne comprends pas, et je redoute la colère brusque qui vous emporte... La souffrance, ah! grand Dieu! elle est éternelle comme le monde, et il faut la combattre d'un cœur vaillant d'homme juste... (Montrant Mathias.) Mais pourquoi donc écoutez-vous celui-ci, qui n'est plus des nôtres, qui nous rapporte des villes lointaines d'abominables rancunes?

LA FOULE, grondements épars.

C'est vrai, c'est vrai... Il a disparu pendant cinq ans, il nous trompe peut-être... Assez, assez! Qu'il se taise!

MATHIAS, à Guillaume, amèrement.

Tu les entends, ils me renient... Laisseras-tu triompher ton ennemi?

GUILLAUME, se levant.

Ah! tu as raison! c'est l'or qui exaspère tous les maux!... (Il monte sur une roche. La lune, qui s'est levée, l'éclaire d'une grande clarté pâle.) Mes amis, vous me connaissez, moi!

LA FOULE.

Oui, oui! Nous t'aimons tous. Parle, nous t'obéirons.

GUILLAUME, exalté

C'est la passion de l'or qui nous a tous changés en loups, les dévorants, les affamés, les misérables gens que nous sommes... Rappelez-vous, le pays vivait dans le travail, dans la tendresse et dans la joie; et, depuis que Gaspard a voulu être le plus riche, le seul riche, il n'y a que haine, que souffrance et que larmes... Prenez donc des bâtons, et que l'usine soit détruite, et que la poussière en soit semée aux quatre vents du ciel!

VÉRONIQUE, au milieu.

Non, non, patientez! Vous ne pouvez rien, le destin seul est le maître.

Vous le savez, pourtant, la source de l'or est là-bas, au fond de la montagne, tombant des petites mains de l'Enfant Jésus, en éternelle pluie. Et vos pères vous l'ont conté, tout croulera, l'or disparaîtra, le jour où un être humain pénétrera dans la cathédrale d'or.

Patientez donc. Toute cette nuit, je vais gravir les rocs, descendre dans les gouffres. Et je la chercherai, je la trouverai, et tout croulera, l'or disparaîtra, et il n'y aura plus d'or! (Elle traverse la foule, se perd au loin, parmi les rochers, sous la lune.)

GUILLAUME, à la foule.

Nous autres, mes amis, nous agirons. Toujours

patienter, toujours supplier, ce serait lâche... Nous ferons justice.

LA FOULE, violemment, à toute voix.

Oui, oui! avec toi, quand tu voudras, où tu voudras! Justice! justice!

MATHIAS, les apaisant.

Plus bas, plus bas, doucement! Ne réveillez pas le maître... On marchera, quand l'occasion sera propice... Allez, maintenant, dispersons-nous... Allez. (La foule s'est peu à peu calmée, et elle s'écoule avec lenteur, dans un dernier murmure. Guillaume reste seul.)

SCÈNE VI

GUILLAUME.

Mon âme est pleine de trouble et de violence. Je souffrais tant, j'ai cédé à la juste colère. O ma pauvre âme, calme-toi! La nuit est si belle et si pure, la lune silencieuse est d'une si tranquille douceur! On dirait le plein jour, une aube nouvelle de paix et d'espoir.

Ah! le jeune espoir, l'espoir invincible et renaissant! Pourquoi donc ne pas compter encore sur la force éternelle de la vie? Et pourquoi, puisque la lune est si claire, attendre le soleil? La semence est là, les labours de novembre sont prêts. (Il reprend le sac de blé et sème à grands gestes.)

Semence auguste, blé nourrisseur, va, va, vole de mes mains et couvre la terre. Comme la poussière même de la vie, vole, vole, emplis le sillon de ta fécondité. Tu es l'inconnu de demain, qui sait le triomphe que tu réserves à l'effort de mon travail? Pendant tout un hiver, la terre froide dormira. Et elle couvera ton inconnu, ô divine semence, blé qui nourris les hommes! Et peut-être pousseras-tu en une moisson débordante, au soleil d'avril, dans le printemps triomphal!

(*Rideau.*)

LA LÉGENDE DE L'OR

PERSONNAGES DU BALLET

1897	1917
Mmes Subra.	Mmes Zambelli.
Zambelli.	Aïda Boni.
Robin.	Barbier.
Viollat.	Meunier.
Blanc.	H. Laugier.
Trelluyer.	Schwarz.
J. Regnier.	J. Laugier.
Vandoni.	Delsaux.
Mestais.	H. Dauwe.
Rat.	Milhet.
Parent.	Charrier.
Vangœthen.	Marcelle.
H. Regnier.	de Craponne.
Piodi.	Martellucci.
Boos.	Yvonne Franck.
Ixart.	L. Noinville.
Carré.	Mauller.
Beauvais.	Emonnet.
Morlet.	G. Aveline.
de Mérode.	E. Kubler.
Mante.	Etc., etc.
Etc., etc.	

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Une salle immense, creusée dans le roc. Elle affecte la forme d'une nef de cathédrale, de style gothique, du gothique le plus flamboyant : les faisceaux de hauts piliers minces, la voûte en ogive élancée, les bas côtés donnant sur des chapelles très fleuries, l'abside au fond, envolée, avec ses dentelles de pierre. Mais la main de l'homme n'y est pour rien, ce n'est qu'une grotte prodigieuse, dont les stalactites forment les piliers et les ogives. On sent la matière brute, des irrégularités troublent la symétrie, des colonnettes manquent brusquement, des ogives s'interrompent, des sculptures s'achèvent en extraordinaires fantaisies : une nef du rêve, une grandiose ébauche d'église cyclopéenne. Et toute la salle est en or, la salle immense semble taillée dans l'or naturel d'une mine d'or. Des pans luisent, d'un or clair et éclatant, d'autres ont des reflets fauves, d'un or mat et bruni. Au fond de l'abside, on aperçoit la grande statue d'une Vierge, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux; mais le groupe est fruste, lui aussi, d'une composition simpliste, rappelant les très vieilles figures de l'art byzantin. Des mains tendues de l'Enfant coulent deux ruisseaux de poudre d'or. Tout le fond de l'abside est comme voilé par cette poussière d'or. Une lumière surnaturelle, égale, éblouissante, noie la vaste salle.

LA LÉGENDE DE L'OR

BALLET

Au lever du rideau, on aperçoit deux peuples de danseuses, rangés l'un à gauche, l'autre à droite. Celui de gauche est

commandé par la Reine, une danseuse noble, altière, souveraine, qui incarne le désir humain du pouvoir et de la domination. Celui de droite est commandé par l'Amante, une danseuse belle, désirable, voluptueuse, qui incarne le désir humain de la possession et de toutes les jouissances charnelles. Les deux peuples tournent le dos au public, sont en adoration devant la source ruisselante de l'or, les bras étendus, le corps étendu en une soif inextinguible, dans l'attente de ce qui va naître.

Le rideau levé, pendant une courte symphonie, on voit naître, on voit sortir, du ruissellement de l'or, l'Or lui-même, une danseuse qui personnifie l'or, d'une beauté claire et nue, sans un bijou, avec des cheveux d'or, simplement vêtue d'or. Dès que l'Or est né, la poussière d'or s'épand, monte en nuage, emplit tout le fond de l'abside, cache l'Enfant Jésus et sa Mère, qui disparaissent. Et l'Or occupe le milieu de la scène, où un roc d'or, une sorte de trône d'or s'élève du sol. L'Or y a pris place et, dès ce moment, domine, règne, immobile et debout.

Tout de suite, la Reine et l'Amante s'approchent, dans l'ardeur d'une soudaine rivalité. L'humanité entière est là, le désir du pouvoir et le désir de l'amour; et l'un et l'autre, pour se contenter, ont besoin de l'Or. Ce sera donc à qui des deux danseuses aura l'Or, le conquerra et le gardera. Elles se défient, elles vont lutter pour la conquête. Puis, elles conviennent qu'elles feront chacune une première tentative, l'une après l'autre. Et c'est la Reine qui commencera. L'Amante, pour lui laisser le champ libre, passe donc derrière l'Or, avec son peuple, qui se range au fond de l'abside.

Lorsque son peuple s'est placé à droite et à gauche, la Reine danse seule. Sa danse dit sa soif du pouvoir, son besoin de domination. Elle est l'intelligence et la volonté. Elle a pu avoir une origine obscure; mais elle s'est vite élevée, degré par degré, et elle veut maintenant monter

toujours. Cela ne va pas sans le mépris des hommes, car elle est décidée à mettre le pied sur toutes les têtes, à les courber toutes, à régner sur une nation d'esclaves. Et l'Or lui est nécessaire. Si elle avait l'Or, elle achèterait tous les hommes, elle serait la maîtresse du monde. Sur un signe, son peuple la suit, s'ébranle, danse avec elle. Elle le gouverne, elle règne sur lui. Grand ensemble, noble, conquérant et souverain. L'Or reste immobile.

C'est ensuite le tour de l'Amante. Tandis que la Reine et son peuple se retirent au fond de l'abside, l'Amante et le sien occupent la scène. Elle danse d'abord seule. Sa danse dit son charme, le trouble qu'elle inspire, l'universel attrait de la possession. Elle est la force irrésistible, la passion sensuelle qui fait le monde. Sur tous, elle a la royauté. Il n'est pas d'être, si humble ou si puissant qu'il soit, qui ne subisse sa loi éternelle. Elle raconte son empire, le frisson des vierges, la poursuite ardente des hommes, la joie pâmée des épousées, le triomphe glorieux des mères. Mais, elle aussi, a besoin de l'Or, car c'est avec l'or qu'on satisfait tous les appétits, qu'on goûte toutes les jouissances. Si elle avait l'Or, elle achèterait tous les baisers, elle ferait du monde un brûlant et unique baiser. Sur un signe, son peuple la suit, s'ébranle, danse avec elle. Elle lui souffle sa flamme, et c'est une danse d'amour, un appel ardent à la possession. Grand ensemble, caresseur, voluptueux et souverain. L'Or reste immobile.

Voyant qu'elles ne l'ont conquis ni l'une ni l'autre, la Reine et l'Amante, alors, s'attaquent. C'est un combat qui peu à peu s'échauffe et aboutit à une mêlée générale. Les deux peuples se sont rejoints, la danse de chaque troupe garde d'abord chacune son caractère, tout en se confondant. Mais bientôt le désir de vaincre les emporte, le mouvement s'active, une folie se déclare. Dès lors, les deux thèmes s'unissent, c'est la bataille, c'est la frénésie de l'or qui s'empare de toutes et qui les jette à une galopée furieuse. Brus-

quement, la mêlée est telle, que les danseuses des deux peuples s'affaissent, tombent de toutes parts, confondues, brisées, dans des poses d'épuisement et de défaite. Elles forment des groupes, çà et là, maintenant immobiles, comme au soir d'une bataille. La Reine et l'Amante sont tombées côte à côte, aux pieds de l'Or.

Pendant cette lutte, l'Or est resté immobile. Mais, quand le grand silence de mort s'est fait, il s'anime, il s'émeut, et il descend du roc d'or où il trônait. Il mime son émotion, il dit qu'il n'est plus que l'or de charité, devant ce champ de bataille où les pauvres humains gisent, blessés au sang par leurs désirs, mourant de leurs passions. L'or a ce privilège sacré de pouvoir secourir, de faire des heureux, en soulageant la misère. Il va donc de groupe en groupe, consolant et comblant d'aumônes les misérables, laissant partout le réconfort et la vie sur son passage Surtout, il s'arrête à la fin devant la Reine et devant l'Amante ; et il les relève, il leur explique qu'il est l'or de charité, que son plus beau titre est le bien qu'il permet de faire, ce qui est son excuse de toutes les folies qu'il éveille et de tous les crimes dont il est la cause.

Puis, il leur enseigne aussi qu'il est l'or de beauté, et c'est comme or de beauté qu'il veut être adoré. L'or qui flambe au soleil et qui embellit, le métal précieux dont sont faits les bijoux des femmes et les couronnes des rois. L'or esthétique, image de la splendeur et de la richesse, symbole de toute beauté et de toute puissance. Et l'Or remonte sur son trône, tandis que la Reine et l'Amante, réconciliées, l'adorent. Elles dansent ensemble, elles célèbrent l'or de beauté, par lequel le soleil resplendit, par lequel les femmes sont belles. C'est une danse d'éclat et de gloire, la danse religieuse du culte de la force et de l'amour. Puis, leurs peuples se mêlent à elles. Un grand ensemble, magnifique et serein, fête l'apothéose de l'Or, qui règne, très haut, dans la lumière. Autour de lui, sa cour apparaît,

une figuration qui monte des dessous, des femmes qui personnifient toutes les formes, charmantes ou superbes, que peut prendre sa puissance. Un hosanna au milieu des danses.

(C'est à ce moment que Véronique se montre, effarée, ravie Elle a trouvé le long couloir secret, elle pénètre dans la vision aveuglante de la cathédrale d'or. Et, les bras levés, elle pousse un grand cri.)

VÉRONIQUE.

Enfin, je te vois, ô splendeur de l'or! Et que tout s'écroule!

(La vision disparaît, au milieu d'un coup de tonnerre. Brusquement, la nuit obscure, le néant. Tout s'éteint, on ne rallume dans la salle que lorsque le rideau est baissé.)

DEUXIÈME TABLEAU

Une usine, pour le lavage de l'or, dans un site de montagnes, au milieu de grands rocs majestueux. Au fond, un torrent tombe en cascade. Les bâtiments de l'usine tiennent tout le côté droit, des hangars irréguliers, ouverts de toutes parts. A gauche, se trouve la machine, la grande roue qui fonctionne au lever du rideau. Derrière les hangars, se dressent des arbres noirs, dépouillés, sans une feuille. Une après-midi d'hiver, très froide. Le ciel, gris et morne, est chargé de neige.

SCÈNE I

GASPARD, HÉLÈNE, OUVRIERS

GASPARD, gaîment, aux ouvriers qui entourent la machine.

C'est donc fait ! la voici en marche, la machine neuve !... Et ce n'est pas sans peine, mes amis, par ce terrible ciel d'hiver qui nous annonce la tempête. Ah ! que je désirais la voir au travail, avant que la neige tombe !... (Allant chercher sa fille qui arrive.) Hélène, viens ! viens voir !

HÉLÈNE, préoccupée.

Si vous êtes heureux, je suis heureuse, mon père.

GASPARD, joyeusement.

Heureux, oui! très heureux!... Vois donc comme elle est puissante et gaie, dans sa force toute neuve! Ses aciers, ses cuivres luisent, tels que des joyaux... Et regarde-la, toute grondante de son feu intérieur, elle n'a que le souffle aisé et sain de sa besogne!

HÉLÈNE.

Père, vous l'aimez.

GASPARD.

C'est vrai, je l'aime... Mais qu'as-tu, mon enfant?

HÉLÈNE.

Père, je suis inquiète... Les gens du village ont juré de venir tout briser chez nous.

GASPARD.

Non, non, je ne crains rien des hommes... Mais si, là-bas, le rocher qui surplombe la source tombait sous le poids de l'avalanche, ce serait la ruine, l'usine fermée, cette machine inutile et morte!

HÉLÈNE.

Père, vous m'effrayez.

GASPARD, riant.

Rassure-toi, la roche est solide encore... (Revenant près de la machine.) Va, va, bonne machine, machine souveraine, fais ta besogne, souffle gronde, toute brûlante

de ton feu intérieur, et que l'or tombe en pluie, à chaque tour de ta roue géante !

SCÈNE II

GASPARD, HÉLÈNE, LE BERGER

LE BERGER, accourant.

Gaspard ! Gaspard ! écoute-moi !

GASPARD.

C'est toi, berger. Que me veux-tu ? Je n'ai pas de bêtes à garder.

LE BERGER.

Plût au ciel que tes troupeaux, au printemps, fussent avec moi dans la montagne.

GASPARD.

Laisse-moi donc, si nous n'avons rien de commun.

LE BERGER.

Je veille là-haut, tandis que tu fais ici suer l'or des pierres. C'est vrai, nous n'avons rien de commun, si ce n'est que nous sommes des hommes... Et c'est pourquoi j'ai couru, voulant te prévenir que, dans un instant, tous les gens du village seront ici.

HÉLÈNE.

Grand Dieu! j'en avais senti la menace.

LE BERGER.

Tous ont pris des bâtons, et ils veulent te forcer à fermer ton usine.

GASPARD, tranquillement.

C'est bon, qu'ils viennent! je les recevrai... Et qui les conduit? Ont-ils un chef?

LE BERGER.

Guillaume marche à leur tête. (Gaspard et le berger continuent de causer à voix basse.)

HÉLÈNE, à part.

Lui, mon Dieu! lui contre nous! Mon pauvre cœur, entre mon père et lui, est déchiré d'amour et d'incertitude.

Et n'est-ce pas moi qui l'ai jeté dans la révolte? Pour m'avoir pauvre, ne rêve-t-il pas de tout détruire?... Oh! non, oh! non, il faudra qu'il m'écoute!

LE BERGER, continuant tout haut.

Vous êtes averti, c'est à vous d'empêcher le mal... Je ne suis que la voix qui prévient et qui passe. (Il sort. On entend la foule qui approche, un piétinement, un grondement. Peu à peu, la clameur grandit, et la foule fait irruption, des hommes, des femmes, des enfants, armés de bâtons. Guillaume est à leur tête.)

SCÈNE III

GASPARD, HÉLÈNE, GUILLAUME, LA FOULE

LA FOULE.

Justice ! Justice ! Nous souffrons trop, notre misère est trop grande !

(Guillaume s'arrête, la foule se range en une masse compacte, toujours menaçante. Gaspard est debout, en avant de la machine, et Hélène se tient derrière lui, immobile et pâle, attendant.)

GASPARD, la voix haute et ferme.

Qui êtes-vous ?

GUILLAUME.

Nous sommes des misérables dont la souffrance a fini par lasser le courage.

GASPARD.

Que voulez-vous ?

GUILLAUME.

Nous voulons qu'un seul n'ait pas le droit de prendre aux autres la fortune de la terre, qui est notre mère à tous.

GASPARD, gaiement.

Eh ! mon ami, est-il défendu d'avoir plus d'intelligence et d'activité que les autres ?

GUILLAUME.

Il est défendu de prendre à son voisin l'eau qui passe et qui fait vivre.

GASPARD.

Mais c'est l'eau qui, d'elle-même, est venue à moi, pareille à la femme désirée, qui va au plus fort, à celui qui la fécondera.

GUILLAUME.

Vous l'avez retenue, vous nous l'avez volée.

GASPARD, de plus en plus gaiement.

Ce sont des histoires!... (A la foule.) Voyons, mes amis, je suis content, dressons là des tables et fêtons le bon accord, en buvant tous à la santé de la machine neuve.

LA FOULE, exaspérée.

Non, non! il faut que l'eau délivrée charrie de nouveau l'or devant nos portes... A l'œuvre! à l'œuvre! (La foule menaçante se rapproche, et Gaspard est forcé de reculer.)

HÉLÈNE, se jetant devant son père.

Et moi, Guillaume?

GUILLAUME.

Hélène! (Elle reste devant son père, et Guillaume retient la foule.)

HÉLÈNE.

Personne ne passera... Pas un brin de paille ici ne sera dérangé, ou bien je serai morte!

GUILLAUME.

Mais c'est la justice, la fraternité, c'est l'amour que nous apportons!

HÉLÈNE.

Vous ne passerez pas.

GUILLAUME.

Hélène, il faut que l'or soit anéanti pour que les larmes cessent... Moi, j'en meurs. Voulez-vous donc ma mort?

HÉLÈNE.

Je veux que la volonté de mon père soit faite... Vous ne passerez pas. (A ce moment, un tumulte éclate. Mathias, qui est entré en scène avec quelques exaspérés, à figures louches, s'avance. La neige se met à tomber lentement, de plus en plus épaisse.)

SCÈNE IV

GASPARD, HÉLÈNE, GUILLAUME, MATHIAS, LA FOULE

MATHIAS.

Quoi donc?... Détruisez tout, et tant pis si quelqu'un fait obstacle!

GUILLAUME, désespéré.

Non, non, attendez!

MATHIAS, à Guillaume.

Toi, tu n'es qu'un endormeur... (A la foule.) Il veut épouser la fille du maître. Il vous trahit, il s'est vendu.

LA FOULE, furieuse.

C'est vrai, c'est vrai... A bas le traître! à bas le vendu!

MATHIAS.

Moi seul suis votre ami, vous le comprenez enfin... A l'œuvre! à l'œuvre! (La tempête de neige grandit, l'ouragan souffle. La foule va suivre Mathias, lorsque Guillaume, se mettant devant Hélène et Gaspard, les couvre de son corps.)

GUILLAUME.

Vous ne passerez pas, et c'est moi maintenant qui vais les défendre!

LA FOULE.

Assez, assez, tais-toi!

GASPARD.

Je ne crains rien des hommes. L'ouragan seul peut tuer l'usine.

MATHIAS, à pleine voix.

L'ouragan est notre frère... Vous entendez, camarades! L'enfer nous envoie son aide... A l'œuvre!

LA FOULE.

A l'œuvre! à l'œuvre! (Elle veut se ruer sur la machine, tandis que Guillaume défend toujours de son corps Hélène et Gaspard. Mais la tempête redouble, tout est blanc de neige, un fracas terrible d'avalanche retentit. Et, brusquement, Véronique apparaît, hagarde, échevelée, apportant avec elle l'effroyable hiver.)

SCÈNE V

GASPARD, HÉLÈNE, GUILLAUME, MATHIAS VÉRONIQUE, LA FOULE

VÉRONIQUE.

Dieu a fait justice! (Elle montre au fond la cascade, qui s'est brusquement tarie. La machine ne fonctionne plus, et la foule s'arrête.)

HÉLÈNE, dans les bras de Gaspard.

Père, j'ai peur!

GASPARD.

Ah! chère enfant, la roche s'est écroulée, et l'usine est morte!

VÉRONIQUE.

J'ai vengé le crime, cet homme est pauvre comme nous!

GUILLAUME, à part.

Hélène pauvre, ô Dieu de bonté!

MATHIAS, irrité.

Faire des pauvres, belle besogne!

VÉRONIQUE, debout, grandie, au milieu de la foule.

Tais-toi, homme de haine, de massacre et de pillage! Et vous tous, pauvres gens, mes frères, écoutez!

Dans la tempête, au milieu des gouffres, je l'ai trouvée enfin, la cathédrale d'or, où jamais vivant n'était entré.

Oh! quelle splendeur inouïe! L'Enfant divin, sur les genoux de sa Mère, laissait tomber de ses petites mains un fleuve d'or, aux flots d'or continus et sans bornes.

Et, brusquement, quand on m'a vue, tout s'est abîmé, dans un coup de tonnerre. La nuit soudaine, la nuit noire et glacée! J'étais là, sous la neige, et il n'y avait plus d'or!

(*Rideau.*)

ACTE IV

Un vallon que bornent, à droite, des roches fauves. Les terres fertiles, qui s'étagent, sont couvertes à l'infini d'un blé déjà haut, d'un vert puissant; et, parmi les pièces, une route serpente, vient du fond et descend jusqu'au premier plan. Au fond, à gauche, on aperçoit le village, avec sa petite église. Au premier plan, quelques arbres; et là, à droite, un brusque abîme, une cassure dans la roche, au fond de laquelle on sent un gouffre béant. — Le matin, par une admirable journée de printemps. Un soleil triomphal baigne la nappe éclatante des blés, et l'horizon entier resplendit et chante, dans un frisson de fécondité heureuse.

SCÈNE I

GUILLAUME, LE BERGER

GUILLAUME.

Eh quoi! berger, tu ne restes pas avec nous quelques jours encore?

LE BERGER.

Non, je serai parti ce soir... Voici le beau temps revenu, et je devrais être déjà, avec mes bêtes, dans la montagne.

GUILLAUME, radieux, montrant le ciel et les blés.

Vois donc, vois donc, quel printemps triomphal! Dans le ciel tendre, le soleil est comme une caresse de flamme, et la terre a frémi, réveillée du long sommeil de l'hiver, toute gonflée de germes... La vie a éclaté de partout, l'air s'est empli d'haleines vivantes, le blé pousse tel qu'un peuple innombrable, roulant à l'infini la houle de ses tiges vertes.

LE BERGER.

C'est comme un prodige, jamais cette terre n'avait promis une moisson pareille.

GUILLAUME.

Ah! oui, le travail a vaincu, mon dur travail qui s'obstinait à féconder le sol ingrat... Mais l'eau a fait le prodige. Depuis que le torrent s'est abîmé en terre, l'eau cachée ruisselle sous les champs de ce vallon; elle trempe, elle baigne les germes, et de là naît cette fécondité formidable... L'eau, en emportant l'or maudit, nous a donné le blé, le blé auguste, le blé nourrisseur des hommes!

LE BERGER.

Et c'est ce matin, n'est-ce pas? que l'on doit bénir les blés... La procession viendra jusqu'ici.

GUILLAUME.

Oui, jusqu'ici, tout à l'heure.

LE BERGER.

Je vais rassembler les troupeaux, puis je partirai... Au coucher du soleil, je serai là-haut, très loin, très haut. (Il s'en va.)

SCÈNE II

GUILLAUME, seul.

Ah! quelle serait ma joie, la terre indulgente enfin, la misère vaincue, la fraternité revenue dans toutes les âmes! Mais, sans Hélène, il n'est pour moi pas de joie, pas d'espérance. Et, désormais, elle a beau être pauvre, l'abominable accusation nous sépare encore.

Son père aurait tué le mien... (Il va vers le rocher, à droite.) Ce serait ici, du haut de cette roche, que son père aurait poussé le mien dans le gouffre... Mon pauvre père qu'on a ramassé les membres en lambeaux, serrant dans sa main crispée le morceau d'or!

SCÈNE III

GUILLAUME, VÉRONIQUE

VÉRONIQUE, violente, haletante.

Misère de nous! On nous a volés, notre maison est maudite!

GUILLAUME.

Quoi donc, mère ?

VÉRONIQUE.

On nous a volé le collier, le collier magique dont j'ai fermé moi-même les chaînons, le collier d'or qui donne la joie et la beauté aux êtres purs, qui force les coupables à se livrer.

GUILLAUME.

Le collier volé ! et qui donc ?

VÉRONIQUE.

Le sais-je !... Des pauvres, des gens louches rôdent par le pays. Oui ! ces gens de l'usine, ce Gaspard et sa fille qui n'ont plus de pain et qui s'en vont par les routes !

GUILLAUME, frémissant.

Mère, que dites-vous ? Eux, des voleurs !

VÉRONIQUE.

On a volé le collier !... Ah ! que son magique pouvoir agisse donc ! Que les paroles secrètes que j'ai dites, sous la pleine lune de Noël, forcent le coupable à confesser son crime ! (Une rumeur. Le berger rentre en scène, poussant devant lui Mathias, que trois paysans tiennent solidement. Un flot de foule suit, très irritée.)

SCÈNE IV

GUILLAUME, VÉRONIQUE, MATHIAS, LE BERGER
LA FOULE

LE BERGER.

J'étais du côté des étables, lorsque j'ai vu celui-ci s'enfuir. Un mauvais homme que je n'aimais guère ! Et j'ai voulu l'arrêter, tant il galopait, dans l'effarement de quelque mauvais coup.

MATHIAS, aux paysans.

Lâchez-moi, vous autres ! Je ne veux pas qu'on me tienne.

LE BERGER.

Enfin, j'ai pu le saisir, avec l'aide de ces braves gens... Nous l'avons fouillé, et tenez ! Véronique, il emportait ce collier. (Il le remet à Véronique.)

VÉRONIQUE.

Toi !

MATHIAS, pris de fureur.

Oui, moi !... Ah ! collier maudit, collier qui m'a vendu en me forçant à galoper, collier qui me brûlait et qui me fait tout dire, lorsque je devrais me taire !

VÉRONIQUE.

Tu nous as volés, toi !

MATHIAS.

Moi, qui vous exècre tous, qui voudrais vous ruiner tous!... L'usine est par terre, mais ce n'est pas l'usine seule qu'il faut détruire, c'est le village, votre village, esclaves, qui ne savez que courber la tête et qui ne connaissez que le travail.

LA FOULE.

Ah! le bandit qui nous insulte et nous menace!... En prison, en prison!

MATHIAS.

C'est cela, foule imbécile, livre-moi maintenant, après m'avoir acclamé comme chef!... Et c'est trop, que j'en finisse, puisque les aveux sortent quand même de ma gorge! La rage m'étoufferait, il faut que je parle... Vous entendez, Véronique, je vous hais, vous et les vôtres! Et votre homme, c'est moi qui l'ai poussé du haut de cette roche, c'est moi qui l'ai tué!

VÉRONIQUE et GUILLAUME.

Dieu juste!

MATHIAS.

Il avait la main pleine d'or, et j'avais la main vide. Pourquoi donc toujours les autres et pas moi?... Et je suis descendu, trop tard, pour arracher l'or de ses doigts crispés!

VÉRONIQUE, farouche, marchant à lui.

Toi, tu vas mourir!

MATHIAS, reculant d'un pas vers le gouffre.

Ne me touchez pas! je ne veux pas qu'on me touche!

VÉRONIQUE, avançant.

Tu vas mourir!

MATHIAS, reculant.

Est-ce donc toi qui m'as condamné et qui m'exécuteras?

VÉRONIQUE.

Oui, moi! Tu vas mourir!... (Avançant, le forçant encore à se rapprocher du gouffre.) Tu as poussé mon homme dans ce gouffre, tu vas y tomber à ton tour.

LA FOULE.

Oui, oui, nous sommes là, il ne peut s'échapper... A mort, l'assassin!

MATHIAS, farouche, superbe.

Je vous défends de me toucher... Si je meurs, c'est que je le veux, c'est que je crève de rancune et de colère... Ah! que la destruction commence donc par moi! Mais que, de mes os broyés, se lève un vent dévastateur, et que pas une maison du village ne reste, et qu'ensuite les villes, le monde entier en soit balayé!... A la mort des autres, à la mort de tout! (Il se jette du haut de la roche, dans un grand cri.)

VÉRONIQUE.

Justice est faite, et le soleil en est plus gai, dans ce grand ciel clair!

LA FOULE.

Justice est faite, justice est faite!... Il n'y a plus que pardon et qu'espérance. Les grands blés verts vont être bénits. (Des groupes se forment, dans l'attente de la procession.)

LE BERGER, élevant la voix.

Adieu, vous tous, à présent!... J'ai trop tardé, les troupeaux m'attendent.

GUILLAUME.

Reste une minute encore, pour fêter avec nous le travail.

LE BERGER.

Non, la solitude m'appelle.... Je remonte sur les sommets, où les jours sont si purs, où les nuits sont si douces.

GUILLAUME.

Bonne saison alors, et ne t'ennuie pas trop à ne rien faire!

LE BERGER.

Je suis le solitaire et le gardien, je rêve et je veille en regardant l'ombre des nuages courir sans fin sur l'immensité des plaines. Et c'est là une éternelle besogne, la plus noble et la plus utile, sans laquelle les

hommes mourraient de tristesse et d'égarement, ainsi que des bêtes privées de leur berger.

Au revoir, vous tous! Et, tenez! soyez doux à ce deux-là, que le malheur a frappés et qui sont pauvre (Il montre Gaspard et Hélène, qui arrivent.) Dès les premiers froids, à l'automne, quand je redescendrai, veuille Dieu que je vous retrouve tous unis, tous heureux, tous prospères... Paix, joie et fraternité! (Il s'en va. Gaspard et Hélène, très pauvrement vêtus, le père s'appuyant à l'épaule de sa fille, continuent d'avancer, au milieu des groupes qui s'écartent.)

SCÈNE V

GUILLAUME, VÉRONIQUE, GASPARD, HÉLÈNE LA FOULE, puis LA PROCESSION

GUILLAUME, à Véronique, doucement, en montrant Gaspard et Hélène.

Regardez-les, mère!... Maintenant que la tache de sang n'est plus entre nos familles, soyez bonne! Voyez comme ils sont pauvres, eux si riches hier encore!

VÉRONIQUE, doucement.

Tu dis vrai, mon enfant, le châtiment passe la faute. (S'avançant, élevant la voix.) Gaspard, où donc allez-vous si tristement? (Gaspard et Hélène s'arrêtent.)

GASPARD.

Nous allons devant nous, au hasard de la route. Nous quittons ce pays, trop dur à notre infortune.

VÉRONIQUE.

Mais la route est longue, d'ici aux grandes villes. Il faut vivre.

GASPARD, presque joyeusement.

Bah ! jamais je n'ai désespéré. Et puis, mon enfant me soutient... Nous trouverons de braves gens.

VÉRONIQUE.

N'avez-vous donc plus rien?

GASPARD, gaiement.

Non, rien! la vie a tout emporté... Nous n'avons que ce beau soleil et que le courage, qui luisent pour tout le monde!

LA FOULE.

Écoutez, écoutez ! la procession s'avance... Ah! confessons nos fautes, obtenons notre pardon, pour que le ciel fasse grâce aux récoltes de la terre ! (On voit la procession, au loin, qui s'engage dans les blés : la croix, des enfants, des jeunes filles vêtues de blanc, des hommes et des femmes, le prêtre sous un dais. La cloche de l'église, éloignée, se met à sonner.)

LA PROCESSION, au loin.

Omnes sancti Angeli et Archangeli, orate pro nobis... Omnes sancti beatorum spirituum ordines, orate pro nobis. (Les voix se perdent.)

GUILLAUME, à Véronique.

Oh ! mère, vous avez pardonné... (Gaspard et Hélène se sont remis en marche.) Hélène, Hélène!... (Ils s'arrêtent.) Pourquoi donc t'en vas-tu, chère femme, lorsque je suis là ?

HÉLÈNE.

Me dis-tu donc de rester, toi dont je n'ai pas voulu?

GUILLAUME.

Mais je t'aime! je te veux aujourd'hui comme je te voulais hier. Et n'es-tu pas à moi, puisque te voilà pauvre?

HÉLÈNE.

Tu me veux pauvre, ô ravissement, ô délices d'être aimée! Je t'ai toujours aimé, cher époux, je n'ai jamais aimé que toi.

GUILLAUME.

Comme deux flammes qui se rejoignent, que nos cœurs brûlent, pour la vie entière!

HÉLÈNE.

Pour la vie entière, que notre amour fleurisse en certitude et en bonheur!

LA PROCESSION, plus près, au milieu des blés.

Ab ira et odio, et omni mala voluntate, libera nos, Domine... A fulgure et tempestate, libera nos, Domine.

LA FOULE.

Dans le printemps triomphal, c'est la fête du travail... L'eau divine ruisselle sous la terre, une fécondité formidable a jailli du sol stérile... Et il n'y a plus d'or, il n'y a que du blé !

GUILLAUME, tenant le collier, qu'il a pris des mains de sa mère.

Il n'y a plus d'or que l'or de ce collier. C'est l'or de beauté, l'or de tendresse, celui qui rend belle et qui fait aimer... Porte-le pour que la maison soit heureuse ! (Il le lui met au cou.)

HÉLÈNE.

Je le porterai comme le luxe même de notre amour, afin que tu m'aimes plus encore et qu'il soit l'éternel lien de nos cœurs.

GUILLAUME.

Ah ! chère femme, l'unique, la nécessaire et l'adorée ! Maintenant, les grands blés mûriront, le vieux logis s'emplira de beaux enfants rieurs.

GASPARD.

Jamais je n'ai désespéré. Chers enfants, le beau soir de vos noces prochaines, nous, les vieux, nous boirons à la vie, à l'éternel bonheur.

VÉRONIQUE.

Cher fils, chère fille, c'est l'amour qui fait la vie, lui seul est la sève du monde. Aimez-vous, soyez la joie, la force et la fécondité.

LA PROCESSION, en scène.

Ut fructus terræ dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos.

LE PRÊTRE, bénissant les blés.

Domine, exaudi orationem meam.

LA PROCESSION et TOUTE LA FOULE.

Et clamor meus ad te veniat.

(Tous sont à genoux, et le prêtre achève de bénir les blés, d'un geste large, qui emplit l'horizon.)

FIN.

12491. — Lib.-Imp réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.